



Traces : carnet pédagogique





Traces Carnet pédagogique

Une publication des Territoires de la Mémoire, asbl
Centre d'Éducation à la Résistance et à la Citoyenneté

Novembre 2013

Éditrice responsable : Dominique DAUBY, *Présidente*

Boulevard d'Avroy 86 – 4000 Liège

Tél. 04 232 70 60 – Fax 04 232 70 65

accueil@territoires-memoire.be

www.territoires-memoire.be

Contact et renseignements : Service projets, 042327008 expositions@territoires-memoire.be

Rédaction : Service pédagogique , 04 232 70 03 – Nicolas KUREVIĆ (coordination), Déborah COLOMBINI et Laëtitia LA CHINA (déléguées).

Table des matières

Introduction	4
les objectifs et conseils d'utilisation	5
Fiches synthétiques	6
1. L'entre-deux-guerres : la montée des autoritarismes	7
2. Le nazisme et l'organisation concentrationnaire	8
3. L'idéologie nazie	9
Fiche n°1 : Auschwitz-Birkenau	11
Fiche n°2 : Breendonk	12
Fiche n°3 : Buchenwald	13
Fiche n°4 : Dachau	14
Fiche n°5 : Gross-Rosen	15
Fiche n°6 : Hartheim	16
Fiche n°7 : Mauthausen	17
Fiche n°8 : Natzweiler-Struthof	18
Fiche n°9 : Neuengamme	19
Fiche n°10 : Oradour-sur-Glane	20
Photographies	21

Introduction

L'exposition *Traces*

Du système concentrationnaire nazi, il ne reste aujourd'hui que peu de témoins... Ce qui subsiste principalement, ce sont des milliers de témoignages, des écrits de personnes qui ont connu ou tout du moins qui ont été directement affectées par ce méthodique plan d'extermination.

Dans ce cas, une question se pose à nous : comment pourrions-nous comprendre et transmettre une mémoire qui n'est pas la nôtre, qui n'est pas non plus celle d'un homme mais de millions d'hommes ?...

Au travers des photos présentées, l'exposition *Traces* tente de rendre compte de la réalité des camps de concentration nazis. Non pas en nous montrant un camp tel qu'il était, mais plutôt ce qu'il en reste aujourd'hui, par les traces qu'il a laissées dans le temps.



Les objectifs et conseils d'utilisation

1. objectifs

Ce carnet pédagogique contient une animation : un photolangage directement lié aux photographies de l'exposition. Ces photographies sont complétées par des témoignages intenses et des descriptions des camps, témoins directs de la barbarie du système nazi. Les objectifs de cette animation sont les suivants : découvrir, redécouvrir la thématique de la Seconde Guerre mondiale, l'idéologie nazie et le système concentrationnaire nazi ; susciter une réflexion par rapport à cette thématique et par rapport au travail de mémoire.

Observer, analyser ces photos et lire les témoignages proposés en parallèle, c'est apprendre et comprendre l'histoire non pas de quelques hommes, mais de milliers d'hommes... notre histoire, à tout jamais.

2. Contenu

- Les fiches synthétiques : l'idéologie nazie, le système concentrationnaire, le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale... sont autant de fiches que vous trouverez au début de ce dossier afin de vous familiariser avec la thématique.
- Les supports de l'animation « photolangage » composés :
 - De 10 fiches des camps : sur chaque fiche, un témoignage et une brève description du camp.
 - De 14 photographies de l'exposition *Traces* : au verso de chaque photographie est indiqué le nom du camp où la photo a été prise.

3. Conseils pratiques pour l'animateur

- Avant de donner l'animation, familiarisez-vous avec la thématique en lisant les fiches synthétiques ainsi que les fiches des camps. Appropriiez-vous les témoignages pour qu'ensuite, votre lecture soit plus vivante devant le groupe.
- Démarrez l'animation par des questions sur la Seconde Guerre mondiale, l'idéologie nazie et l'émergence des camps afin de vous assurer des connaissances du groupe sur ces sujets.

Exemples de questions : Quand la guerre a-t-elle eu lieu ? Quelles sont les causes de cette guerre ? (contexte en Allemagne, l'élection de Hitler, son projet politique et racial...) Qui intervient dans ce conflit ? Que savez-vous des camps de concentration et d'extermination, quelle est la différence entre les deux ? ...

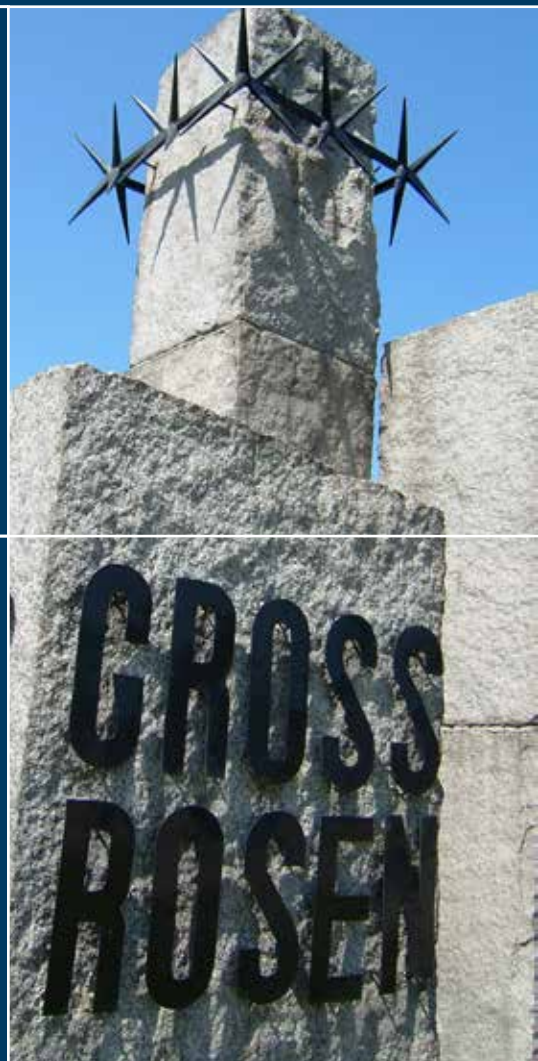
Toutes les réponses à ces questions se trouvent dans les fiches synthétiques.

- Exposez ensuite les 14 photographies et proposez à chaque membre du groupe d'en choisir une qui l'interpelle, l'intrigue ou le touche...
- Invitez les membres du groupe à s'exprimer sur la photo qu'ils ont choisie (pourquoi cette photo en particulier ? Que représente-t-elle ? Dans quel camp a-t-elle été prise, en quoi est-elle représentative de celui-ci ?...)
- Vous pouvez ensuite exposer au groupe la description du camp correspondant à la photo (texte en pied de page)
- Chaque fiche comporte un témoignage ou, à défaut, développe une particularité du camp (texte en tête de page). Nous vous proposons de lire ce témoignage au groupe.
- Après chaque extrait, assurez-vous que tout a été bien compris, proposez aux membres du groupe de s'exprimer (Avez-vous des questions, envie de réagir ? Que ressentez-vous à l'écoute de ce témoignage ?...)
- Pour terminer l'atelier, essayez d'établir un lien avec le présent (Pensez-vous que cela pourrait encore arriver aujourd'hui ? Que pouvons nous faire pour l'éviter ?) et proposez aux membres du groupe de s'engager personnellement en complétant la phrase suivante : « Pour un avenir meilleur, je... ».





ATELIER DE L'EXPOSITION « TRACES »



Fiches synthétiques

1. L'entre-deux-guerres : la montée des autoritarismes

À la sortie de la Première Guerre mondiale, de nombreux pays d'Europe voient apparaître des mouvements politiques d'un type nouveau. Ces mouvements avaient tous en commun une volonté d'en finir avec la société dite libérale qu'ils estimaient « en faillite » ; cela impliquait donc pour eux de supprimer la démocratie parlementaire, réorganiser l'État de manière autoritaire, régénérer et apurer le corps social, bref, créer une société et un Homme nouveaux.

Cette nouvelle approche, plus violente, plus brutale, de la politique finit par accéder au pouvoir dans certains pays. En février 1917, la Russie tsariste est balayée par une révolution qui, après quelques mois, voit le parti bolchevique s'emparer du pouvoir et transformer radicalement le pays en même temps qu'il va bouleverser l'Histoire. Cinq ans plus tard, en Italie, Mussolini, chef des milices fascistes, est nommé président du Conseil par le roi Victor-Emmanuel III suite à sa menace de faire marcher ses partisans sur Rome. En l'espace de quelques années, deux régimes, antagonistes politiquement mais qui partagent une même volonté de révolution nationale et sociale, voient le jour en Europe. Issus des ruines d'un continent brisé par la Première Guerre mondiale, fascisme et communisme se retrouvent dans une même volonté révolutionnaire d'en finir avec une société qu'ils estimaient « en faillite ».

En janvier 1933, c'est au tour de l'Allemagne, étranglée par la crise économique de 1929, de voir un parti autoritaire accéder au pouvoir. Le chef du parti nazi, Adolf Hit-

ler, est invité par les autres partis de droite à prendre les rênes du pays et à former un gouvernement. Il ne faudra que deux mois aux nazis pour s'assurer les pleins pouvoirs, détruire la plupart des outils de la jeune démocratie allemande et imposer une dictature brutale.

En juillet 1936, le gouvernement républicain espagnol démocratiquement élu est confronté à un coup d'État militaire mené par plusieurs généraux animés par une idéologie proche du fascisme et désireux de réinstaurer un régime de type autoritaire. Le coup d'État échoue et dégénère en une guerre civile qui sera considérée par les historiens comme une répétition générale avant la Seconde Guerre mondiale. En effet, l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste apporteront un soutien diplomatique et militaire aux troupes rebelles, tandis que la Russie communiste, ainsi que de nombreux volontaires issus de plusieurs démocraties européennes prêteront main-forte au gouvernement républicain. Ce conflit, incroyablement violent et meurtrier, durera jusqu'en 1939. Les troupes républicaines, affaiblies par un approvisionnement difficile laminées par des conflits internes, perdront progressivement du terrain. Le 1er avril 1939, après la chute de Madrid, le général Franco, chef des troupes rebelles, annonce que la guerre est finie et qu'il prend le pouvoir. L'Espagne entre dans une période de dictature qui ne cessera qu'avec la mort de Franco en 1975.

La montée un peu partout en Europe de ces mouvements politiques violents et antidémocratiques fut sans nul doute une des causes du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale.



2. Le nazisme et l'organisation concentrationnaire

Arrivée de Hitler au pouvoir

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, l'Allemagne connaît de graves difficultés : humiliée par le traité de Versailles qui lui impose de réparer les dommages causés pendant la guerre, elle souffre aussi grandement des conséquences du krach de 1929. Ainsi, en juillet 1932, partagés entre leur sentiment d'humiliation et leurs difficultés liées à la crise économique, 37,3 % des Allemands votent pour le parti nazi et, le 30 janvier 1933, Hitler est nommé chancelier.

Elu démocratiquement, Hitler va pourtant immédiatement annihiler la démocratie et imposer un régime totalitaire : la censure s'opère, le multipartisme est interdit, de nombreuses libertés sont supprimées et, grâce à une propagande efficace, l'Etat nazi mène une politique répressive, expansionniste, nationaliste, raciste et antisémite. Hitler rêve en effet d'un grand empire germanique dans lequel seule la « race » supérieure, les Aryens, aurait droit de cité. Quant aux « races » inférieures, Juifs et Tziganes, il leur promet un destin bien plus funeste.

Camps de concentration

En mars 1933, un mois seulement après l'accession au pouvoir des nazis, le camp de Dachau ouvre ses portes dans le but de neutraliser tout d'abord les Allemands opposés au régime. Dachau servira ensuite de modèle au système concentrationnaire qui comptera, in fine, plus de deux mille camps de concentration dans l'Europe occupée.

Les premiers camps étaient à l'origine des camps de rééducation par le travail dont l'objectif était de formater les esprits résistants afin d'y ancrer l'idéologie nazie. Mais, très vite, le nombre de détenus augmente, la torture est de plus en plus pratiquée et la mortalité devient beaucoup plus importante. Aussi, les camps de rééducation deviennent-ils bientôt de réels camps d'extermination par le travail derrière lesquels se cachent un intérêt économique certain : réduits à l'état d'esclave, les prisonniers constituent en effet une main d'œuvre gratuite.

Qui est dès lors concerné par la déportation ? Outre les prisonniers politiques allemands et autres, les Juifs, les Tziganes, les homosexuels, les témoins de Jéhovah, les asociaux, les criminels de droit communs et les apatrides espagnols. Bref, toutes les personnes qui n'entrent pas dans le moule de l'Aryen nazi !

Camps d'extermination

Les camps d'extermination ne sont pas des camps de travail mais bien des centres de mise à mort. Il s'agit en effet de machines industrielles à tuer. Considérant les Juifs et les Tziganes comme des « races » inférieures nuisibles pour l'état allemand, les nazis décident, en 1942, la création de camps d'extermination pour les y gazer en masse avant de brûler leur corps dans des fours crématoires.

On dénombre quatre camps d'extermination – Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka – et deux camps mixtes¹ – Auschwitz-Birkenau et Majdanek-Lublin. Tous sont situés en Pologne.

Quotidien dans les camps

Vers les camps, les prisonniers sont acheminés dans des wagons à bestiaux. Le voyage, souvent mortel, pouvait durer plusieurs jours, dans la promiscuité, sans manger ni boire, dans la chaleur ou le froid, sans pouvoir satisfaire ses besoins naturels ailleurs que dans un petit seau, si et seulement si celui-ci était accessible !

A l'arrivée, les déportés sont accueillis à coups et à cris, ils sont lavés, désinfectés et complètement rasés. Ils reçoivent ensuite une tenue rayée sur laquelle figure leur numéro de matricule et un triangle de couleur qui indique la raison de leur internement.

La vie dans les camps est réglée par des directives générales bien que chaque camp ait ses particularités qui varient selon l'époque. Une journée « habituelle » se déroule néanmoins généralement comme suit : réveillés à 4h en été et à 6h en hiver, les prisonniers se rincent à l'eau glacée, avalent un demi-litre d'ersatz de café puis se rendent sur la place d'appel où tous sont comptés, y compris les morts de la nuit. Débute alors une longue et pénible journée de travail qui ne s'interrompt qu'à midi pour un maigre dîner et un nouvel appel. Le soir, avant de « souper », les détenus, épuisés, se traînent une dernière fois jusqu'à la place d'appel. Ce moment, terrible moment, pouvait en effet s'éterniser des heures durant lorsqu'un prisonnier exécutait mal le salut ou que les gardiens avaient tout simplement envie de s'amuser.

Dans un camp, les prisonniers, humiliés et torturés, sont privés de leur humanité. Ils sont traités telles des bêtes numérotées, parfois même transformés en cobayes soumis aux expériences pseudo-médicales des médecins nazis.

¹ Camps à la fois de concentration et d'extermination.

3. L'idéologie nazie

Le racisme comme système ou l'État raciste

L'idéologie nazie repose avant toute chose sur une vision raciste du monde : l'espèce humaine est partagée en plusieurs races de valeur inégale. Pour Hitler, la notion de race doit primer sur toute autre notion dans le cadre des missions de l'État : elle constitue à la fois le fondement, l'objet et la raison d'être de l'État raciste. L'idéologie nazie identifie la race dite « aryenne » comme le moteur de l'histoire de la civilisation européenne. Le sang « aryen », considéré comme « supérieur », doit être préservé si l'on veut que la culture et la civilisation survivent. La race « aryenne » (que les nazis associent bien sûr aux peuples germaniques) ne peut donc se mélanger aux autres, doit rester pure et se débarrasser des éléments corrupteurs qui risqueraient de l'affaiblir. L'État raciste se donne donc cette mission essentielle : régénérer la race supérieure appelée à dominer le monde et débarrasser celui-ci des races jugées inférieures et nuisibles.



Le danger du « judéo-bolchevisme »

L'histoire du monde se résume pour les nazis à une « guerre des races ». Dans cette « guerre », l'« aryen » ne craint pas les races de couleur, noires ou jaunes, considérées comme inférieures. Le véritable péril est plutôt incarné, dans l'imaginaire nazi, par les Juifs. Cette haine nazie envers les Juifs est puisée dans un antisémitisme

déjà largement et depuis longtemps répandu à travers toute l'Europe. Il n'est donc pas étonnant qu'un mouvement aussi profondément raciste que le nazisme soit également antisémite. Toutefois, l'idéologie nazie a ceci de particulier que, très rapidement, ses créateurs, Hitler en tête, vont associer l'hostilité irrationnelle envers les Juifs à la peur du communisme, en présentant ces deux éléments comme les deux composantes indissociables d'un même système : le « judéo-bolchevisme ».

Au sortir de la Première Guerre mondiale, Hitler était ce que l'on pourrait appeler un antisémite « classique ». Ses attaques, comme celles de beaucoup d'autres que lui, visaient principalement le « capitalisme financier juif », responsable à ses yeux du financement de la Première Guerre mondiale, de la défaite de l'Allemagne et de la mort de millions de soldats allemands. Le Juif était donc caricaturé comme le riche banquier qui dirige le monde par le pouvoir de l'argent. Ce n'est qu'au début des années 20 qu'Hitler fit le lien entre judaïsme et communisme. Ce lien permit à la propagande nazie de ratisser très large : la dénonciation du « capitalisme financier juif » trouvait souvent un écho favorable au sein des classes laborieuses, tandis que la condamnation du communisme, autre soi-disant invention juive, rassurait les élites et la bourgeoisie conservatrices.

La conquête d'un « espace vital » ou la théorie du Lebensraum

Pour Hitler, la lutte contre le « judéo-bolchevisme » impliquait nécessairement que l'Allemagne nazie, à un moment ou à un autre, entre en conflit avec la Russie. Cette dernière terrassée, les territoires conquis et épurés de ces soi-disant éléments corrupteurs (les Juifs) devaient constituer l'« espace vital » (*Lebensraum*) nécessaire au développement du peuple allemand et de la race « aryenne ». Le combat contre le « judéo-bolchevisme » devait donc conduire, dans l'esprit des nazis, à une domination allemande à l'échelle européenne.

Le culte du chef ou le Führerprinzip

Le nazisme, comme le fascisme et le stalinisme, se caractérise également par un culte du chef très fort. Le « principe du Führer » (*Führerprinzip*) est le mode fonctionnement mis en place par Hitler pour la transmission des ordres et l'établissement de la hiérarchie. Pour Hitler, il n'y a pas d'égalité entre les races et les hommes. Un supposé « principe aristocratique de la nature » fait que certaines « races » (la « race aryenne ») sont supérieures aux autres et que certains individus (ceux qui sont racialement purs) sont « naturellement » appelés à dominer leurs semblables. Ce principe du chef donne le pouvoir aux « plus forts ». Mais qui sont les « plus forts » ? Ceux qui ont réussi à devenir chef, tout simplement. Cette conception aristocratique du chef fut appliquée dans toute la hiérarchie du III^e Reich. En gros, on peut dire qu'à partir de 1928 (année à laquelle il devient le chef incontesté), le parti nazi, c'est Hitler et qu'à partir de 1933 (année à laquelle il accède au pouvoir), l'État allemand, c'est Hitler.

L'exaltation de la force

Un autre trait commun aux régimes communiste, fasciste et nazi est sans nul doute le recours à la violence (y compris physique) dans le champ politique. Pour chacun d'eux, la violence fait partie intégrante du combat politique – expression prise au pied de la lettre – et est perçue comme une normalité. Pour le nazisme, la nature est hostile : seuls les plus forts peuvent survivre et s'imposer, d'où une exaltation de la force virile dans de nombreux discours nazis et un recours fréquent à la violence dès la naissance du mouvement.

Le rejet de la démocratie

Conséquence du point précédent, la démocratie est perçue par les nazis comme un système « faible » et « défaillant » : les problèmes ne peuvent être réglés que par la force, selon eux, et certainement pas par le débat, la négociation et le compromis. Dès les premières années, les militants nazis constituèrent une milice (les SA ou « sections d'assaut ») destinée officiellement à maintenir l'ordre lors des meetings du parti mais qui avait surtout pour mission de perturber violemment les rencontres et animations des partis adverses, en particulier le parti communiste allemand.

Une fois arrivés au pouvoir, les nazis traduisirent leur hostilité pour la démocratie par l'instauration d'une dictature et par une répression particulièrement brutale.

Le statut de la femme

La valorisation de la force virile eut aussi pour conséquence une dévalorisation du statut de la femme au sein de la société nazie. Pour Hitler, la femme n'était respectable qu'en tant que mère et femme de pure souche « aryenne » ; son seul rôle d'importance, aux yeux des nazis, était de préserver et de perpétuer la « race pure » allemande. Dès le plus jeune âge, les femmes furent embrigadées dans les associations nazies : l'association *Bund deutscher Mädel*, « Association des jeunes filles allemandes », accueillit petites et jeunes filles par centaines de milliers et les éduqua dans l'esprit nazi. Les jeunes filles devaient voir dans les Juifs et les marxistes les ennemis mortels de leur peuple et en Hitler le héros sauveur de l'Allemagne qui exerçait une grande fascination sur les femmes allemandes. Par ailleurs, des mouvements nazis embrigadaient les femmes au foyer et les « éduquaient » dans le sens voulu : cours de cuisine, couture, repassage.



Fiche N°1 : Auschwitz – Birkenau.



Témoignages

Charlotte Delbo était une des 230 femmes qui, dans le Convoi du 24 janvier 1944, partirent de Compiègne pour Auschwitz.

« Par cinq ils prennent la rue de l'arrivée. C'est la rue du départ ils ne savent pas. C'est la rue qu'on ne prend qu'une fois. Ils marchent bien en ordre – qu'on ne puisse rien leur reprocher.

Ils arrivent à une bâtisse et ils soupirent. Enfin ils sont arrivés.

Et quand on crie aux femmes de se déshabiller elles déshabillent les enfants d'abord en prenant garde de ne pas les réveiller tout à fait. Après des jours et des nuits de voyage ils sont nerveux et grognons et elles commencent à se déshabiller devant les enfants tant pis

et quand on leur donne à chacune une serviette elles s'inquiètent est-ce que la douche sera chaude parce que les enfants prendraient froid

et quand les hommes par une autre porte entrent dans la salle de douche nus aussi elles cachent les enfants contre elles.

Et peut-être alors tous comprennent-ils.

Et cela ne sert de rien qu'ils comprennent maintenant puisqu'ils ne peuvent le dire à ceux qui attendent sur le quai à ceux qui roulent dans les wagons éteints à travers tous les pays pour arriver ici

à ceux qui se cachent dans les montagnes et dans les bois et qui n'ont plus la patience de se cacher.

Arrive que devra ils retourneront chez eux. Pourquoi irait-on les chercher chez eux ils n'ont jamais fait de mal à personne

à ceux qui n'ont pas voulu se cacher parce qu'on ne peut pas tout abandonner (...) »

Charlotte DELBO, *Auschwitz et après. Aucun de nous reviendra (Tome I)*. Les éditions de minuit (Paris), 1970.



Le camp en quelques mots...

Le camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz-Birkenau est construit en 1940 en Pologne, à 60 km de Cracovie. Sous tous ses aspects, Auschwitz est le symbole de la déportation et du système de concentration et d'extermination nazi.

Tout ce qui définit les autres camps se retrouve à Auschwitz, que ce soit les catégories de victimes, les conditions de détention, l'arbitraire, la violence des SS, l'absence d'hygiène et les maladies, l'utilisation de chambres à gaz et de créma-

toires, les expériences « médicales », les exécutions sommaires ou encore le travail forcé.

Près de 75% des personnes déportées à Auschwitz sont directement conduites dans les chambres à gaz.

Au total, plus d'un million de déportés y sont morts.

Fiche N°2 : Breendonk



Témoignage

Léon Halkin est un historien belge, résistant et militant wallon. En 1943, suite à une dénonciation, il est arrêté par la police allemande. Il passera quatre mois à Breendonk et sera ensuite interné aux camps de Gross-Rosen, Dora et Nordhausen.

« Toutes les classes sociales, toutes les professions, toutes les opinions sont représentées. Tous les accents de Wallonie, tous les patois de la Flandre, toutes les nuances de la politique nationale fraternisent dans un accord pittoresque.

Les Flamands pardonnent aux Wallons de ne pas être Flamands, les manuels ne méprisent pas trop les intellectuels, et les croyants peuvent prier sans risque d'éveiller l'ironie des communistes.

Un même esprit rapproche et réunit tous ces hommes, égaux devant l'Allemand et devant la mort. Je n'ose pas l'appeler patriotisme mais bien amour de la liberté. »

Témoignage de Léon Halkin dans Patrick Nefors, Breendonk 1940-1945. Editions Racines (Bruxelles), 2005.



Le camp en quelques mots...

En 1940, les soldats allemands s'installent au fort de Breendonk et en font un camp de transit. Les détenus y sont amenés en attendant leur déportation vers les camps de l'Est.

De 1940 à 1942, Breendonk voit arriver les Juifs et les opposants au régime nazi arrêtés en Belgique. Par la suite, les Juifs seront rassemblés à la caserne Dossin de Malines. Plus de 3500 hommes seront prisonniers du fort entre 1940 et 1944.

Ce camp, où l'on pouvait lire sur les portes d'entrée « Vous qui entrez, laissez toute espérance », est aujourd'hui devenu un lieu de Mémoire.

Fiche N°3 : Buchenwald

Témoignage

Le 19 avril 1945, sur la « place d'appel », qui avait vu tant de crimes, se déroula une émouvante cérémonie funèbre en l'honneur des 56.000 ¹ morts, victimes de la barbarie nazie.

Une déclaration, connue sous le nom de « Serment de Buchenwald », fut lue par un membre du Comité international en français, en russe, en polonais, en allemand et en anglais.

« Le 19 avril 1945, sur la « place d'appel », qui avait vu tant de crimes, se déroula une émouvante cérémonie funèbre en l'honneur des 56.000 morts, victimes de la barbarie nazie.

Une déclaration, connue sous le nom de « Serment de Buchenwald », fut lue par un membre du Comité international en français, en russe, en polonais, en allemand et en anglais.

Nous, les détenus de Buchenwald, nous sommes venus aujourd'hui pour honorer les 51.000 prisonniers assassinés à Buchenwald et dans les kommandos extérieurs par les brutes nazies et leurs complices.

51.000 des nôtres ont été fusillés, pendus, écrasés, frappés à mort, étouffés, noyés, emprisonnés et tués par piqûres.

51.000 pères, frères, fils, sont morts d'une mort pleine de souffrances, parce qu'ils ont lutté contre le régime des assassins fascistes.

51.000 mères, épouses, et des centaines de milliers d'enfants accusent.

Nous, qui sommes restés en vie et qui sommes des témoins de la bestialité nazie, avons regardé, avec une rage impuissante, la mort de nos camarades. Si quelque chose nous a aidé à survivre, c'était l'idée que le jour de la justice arriverait. Aujourd'hui, nous sommes libres. (...)

Nous, ceux de Buchenwald, Russes, Français, Polonais, Slovaques, Allemands, Espagnols, Italiens, Autrichiens, Belges, Hollandais, Luxembourgeois, Roumains, Yougoslaves et Hongrois, nous avons lutté en commun contre les SS, contre les criminels nazis, pour notre libération.

Une pensée nous anime : notre cause est juste. La victoire sera nôtre.

Nous avons mené, en beaucoup de langues, la même lutte dure et impitoyable. Cette lutte exigeait beaucoup de victimes et elle n'est pas encore terminée. (...) L'écrasement définitif du nazisme est notre tâche. Notre idéal est la construction d'un monde nouveau dans la paix et la liberté.

Nous le devons à nos camarades tués et à leur famille. Levez vos mains et jurez, pour démontrer que vous êtes prêts à la lutte.

Pour affirmer notre volonté de continuer le combat jusqu'à ce que le dernier criminel fasciste soit passé en jugement, levez la main et répétez avec moi : « Nous le jurons ».

21.000 hommes levèrent la main et crièrent : nous le jurons. »

Daniel Rochette et Jean-Marcel Vanhamme, *Les Belges à Buchenwald et dans ses kommandos extérieurs*. Pierre de Méyère, éditeur (Bruxelles), 1976.

1. Le chiffre de 51.000 morts a été avancé à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, il semblerait qu'il y en ait eu plutôt 56.000.

Le camp en quelques mots...

Le camp de Buchenwald, en Allemagne, est construit en 1937 par les détenus eux-mêmes. En l'espace de trois ans, ce camp devient une véritable ville avec des rues, des bâtiments et des usines.

Ce camp est officiellement défini par la SS comme un établissement éducatif, visant la réinsertion des détenus dans la société après « rééducation ». Dans les faits, il s'agit d'un camp d'extermination par le travail.

De nombreux artistes y sont enfermés et résistent grâce à leur art (peinture, concerts, chorale, etc.). Pourtant, malgré la souffrance quotidienne, certaines activités culturelles sont possibles, principalement organisées par les prisonniers politiques allemands. Tous les prisonniers ne peuvent pas y assister.



Fiche N°4 : Dachau



Témoignage

Le Rabbin Abraham Klausner était aumônier militaire dans l'armée américaine. Il participa à la libération du camp de concentration de Dachau en mai 1945.

« Eh bien, je suis arrivé à Dachau de nuit et je n'ai rien vu, mis à part la place principale à laquelle on accédait par les grandes barrières. Et, bien sûr, j'ai attendu le matin avec angoisse et, quand le jour s'est levé, j'ai traversé les barrières barbelées pour entrer dans la zone des baraquements, et j'ai choisi un baraquement au hasard. J'y suis entré et j'ai rencontré les premiers survivants.

Ce fut une expérience pénible pour moi parce que je ne savais pas si j'allais être d'une quelconque utilité. Je n'avais rien à offrir. Mais, quoi qu'il en soit, j'étais là, à Dachau, et j'avais le sentiment de devoir faire quelque chose, alors, je suis entré dans les baraquements et je me suis arrêté, terriblement perturbé.

Nous étions en pleine période de libération et les gens étaient encore dans les baraquements, étendus sur leurs couchettes. Il y avait trois étages de couchettes, rien d'autre que des couchettes. Il n'y avait même pas une serviette. Il n'y avait même pas un morceau de savon. Il n'y avait pas de chaise, rien pour s'asseoir. C'était juste un endroit sale et les gens étaient allongés sur les couchettes ou erraient d'un air apathique. Ils n'ont pas fait attention à moi, je n'existais pas.

Personne n'est venu vers moi en disant, «Bienvenue», ni, «Que veux-tu ?». Je n'étais qu'un fantôme. »



Extrait du témoignage du Rabbin A. KLAUSNER. Consulté sur : *Encyclopédie multimédia de la Shoah*. <http://www.ushmm.org> (19/07/12).

Le camp en quelques mots...

Le camp de Dachau, construit en 1933 à 15 kilomètres de Munich, est le premier camp de concentration officiel créé par les nazis, il voit le jour quelques mois à peine après l'arrivée au pouvoir de Hitler.

Il est d'abord un lieu d'internement des opposants politiques au régime nazi. L'objectif premier est de rééduquer les démocrates, communistes, pacifistes, progressistes ou anarchistes. Dès 1938, Juifs et Tziganes y sont également déportés.

De camp de rééducation, il devient rapidement un camp de concentration où l'on exploite les détenus par le travail.

Tout est mis en œuvre pour déshumaniser et terrifier les prisonniers. Les détenus sont également utilisés comme cobayes pour des expériences dites « médicales ».

L'organisation du camp de Dachau, considérée comme parfaite, servira de modèle pour tout le système concentrationnaire.

Fiche N°5 : Gross-Rosen



Témoignage

Récit de Marcel Guillet, arrêté en 1942, déporté au camp de Gross Rosen...

« La journée commençait à 3 heures par un appel général qui durait une heure. On formait des groupes de 150 « Stück »¹ comme ils disaient.

Puis on descendait dans la carrière par les sentiers (...). Imagine huit à quinze cents détenus descendant le matin par groupes de 150, à jeun, socques aux pieds, à demi-nus et qui devaient passer entre le double rang de Kapos maniant la mailloche : Los ! Los Mensch !² (...)

Le fond de la carrière est un véritable chaos de blocs de granit où circulent, sur des rails mal posés, des wagonnets portant des charges de 500 kilos. Vingt cinq « Häftling »³ y sont attelés, étouffant l'été dans la chaleur, la poussière, sans une goutte d'eau, crevant de froid l'hiver dans les treillis par moins dix, parfois moins vingt ou moins vingt cinq degrés. »

1 Stück : Pièce

2 « Los ! Los Mensch ! » : « Allez ! Allez les hommes ! »

3 Häftling : Détenu, prisonnier

Marcel Guillet, *Gross Rosen : Requis pour l'enfer*. Témoignage manuscrit inédit. CDJC (Paris).

Le camp en quelques mots...

Le camp de Gross-Rosen est construit en août 1940 en Pologne dans le but d'exploiter une carrière de granit.

Comme la plupart des camps de concentration, ce camp de Gross-Rosen propose les détenus comme main-d'œuvre pour des entreprises situées à proximité.

La vie du camp est rythmée par le campanile et sa cloche : réveil et couché, départ pour le travail forcé, pendaison et exécution.

Les SS commencent l'évacuation du camp en février 1945 alors que les températures atteignent 20 degrés en dessous de zéro. Les marches de la mort font de nombreuses victimes.



Fiche N°6 : Hartheim

Témoignage

Témoignage d'un infirmier de Hartheim, Karl Harrer, 1946.



« (...) En 1940 le département 7 devint un département de transit, puis le département 5 et pour les femmes le département 8. Ils étaient situés dans des locaux de sûreté, isolé chacun par des serrures (...) De grands transports arrivaient d'Allemagne dont j'assurais quelques jours après le départ pour Hartheim en omnibus (...) Parfois quotidiennement, parfois aucun durant des semaines (...) Chaque transport comprenait environ 40-50 malades (...) Depuis 1940 le Dr Lonauer tuait au département 7 un certain nombre de patients (...) Il administrait des piqûres intraveineuses au niveau du coude (...) Les personnes mouraient entre ¼ d'heure et 2 jours (...) Le Dr L. essayait divers types d'injections afin de déterminer la plus efficace (...) En alternance, j'ai aidé à l'administration de ces injections (...) J'ai aussi travaillé à Hartheim à la chancellerie, dont le chef était la capitaine Wirth (...). »

Pierre Serge Choumoff, *Les assassinats nationaux-socialistes par gaz en territoire autrichien. 1940-1945. Mauthausen-Studien 1b* (Vienne), 2000, p 29.

Le camp en quelques mots...

Avant l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne en 1938, le château de Hartheim est un foyer pour enfants handicapés physiques et mentaux. A l'arrivée des nazis, il est transformé en établissement d'euthanasie.

L'extermination massive des personnes jugées inaptes au travail et inutiles y débute en 1940, sous le nom de code d'opération T4. Pour les nazis, il n'y a pas de place pour les plus faibles dans la société. Les premières personnes euthanasiées sont des enfants et adultes handicapés ainsi que des pensionnaires de maisons de santé ou de maisons de repos. Les SS envoient aux familles des victimes de faux certificats de décès pour maladies diverses.

Avant la fin de la guerre, des prisonniers de Mauthausen sont chargés de faire disparaître les installations techniques de Hartheim et de rétablir le bâtiment comme à son origine. Ils n'ont cependant pas pu camoufler toute l'horreur du lieu et certains des responsables du site ont par la suite pu être condamnés.



Fiche N°7 : Mauthausen



Témoignage

Christian Bernadac, journaliste et écrivain français, décrit la vie des détenus de Mauthausen dans son ouvrage « Les 186 marches ».

« Nous commençons la descente de l'escalier aux marches inégales et mal taillées, hautes de 20 à 30 centimètres. C'est au retour que j'en compterai 186 qui, à la montée, en valent dix fois plus. Je suis dans les premiers rangs, une vieille habitude. Il est préférable de régler la cadence que de la suivre. (...) »

Nous arrivons en bas, sans force, épuisés, vidés autant par le manque de nourriture, le sommeil, la fatigue de la descente, que par l'émotion qui nous étreint. Vite, nous choisissons une pierre de quelque 15 kilos, la posons à terre et nous asseyons dessus pendant que les derniers arrivent et se servent. Nous ne remonterons que lorsque tout le monde aura sa charge. Attention ! Celui qui prend une pierre trop petite s'en voit imposer une très grosse ou pis, deux pierres semblables, lourdes et peu maniables et il devra monter ses deux pierres comme il pourra.

Lorsque tous les groupes sont reconstitués, nous commençons l'ascension. Tous les hommes sortis ensemble doivent rentrer ensemble au « Lager »¹. Nous remontons péniblement l'interminable escalier, nos jarrets plient, mais nous savons que, coûte que coûte, nous devons arriver en haut avec notre chargement, arriver sous peine de mort ! »

¹ Le Lager : le camp

Christian Bernadac, *Les 186 marches. Mauthausen*. Editions Famot (Genève), 1976.



Le camp en quelques mots...

Construit en 1938, le camp de Mauthausen en Autriche est considéré comme le camp de concentration soumis au régime le plus rude. Il est situé près d'une carrière de granit. Chaque jour, des centaines de détenus extraient le granit de la carrière et remontent ensuite les lourds blocs au camp par un escalier de 186 marches.

Ces blocs sont destinés à construire la forteresse autour du camp et d'autres bâtiments extérieurs.

A l'exception des camps d'extermination, Mauthausen est l'un des camps de concentration où le taux de mortalité est le plus élevé. Il ne fallait pas plus de trois mois à la carrière pour exterminer un détenu par le travail. Avant d'être libéré le 5 mai 1945, le camp de Mauthausen aura officiellement fait plus de 100.000 victimes.

Fiche N°8 : Natzweiler – Struthof

Témoignage

Une des particularités du camp est qu'il rassemble de nombreux détenus *Nacht und Nebel* (NN)¹ ... Un détenu raconte sa première rencontre avec des NN incarcérés.

« Nous n'avions presque aucun contact avec ces détenus. Nous nous posions des questions sur la raison de cette démarcation particulière et des traitements plus sévères. Nous essayions aussi de trouver la signification des deux lettres. Nous avons rapidement constaté qu'il s'agissait de détenus norvégiens et pensions donc que la dénomination 'NN' était en rapport avec la nationalité.

Nous dûmes renoncer à cette théorie à la venue de Français avec cette marque NN. Entre-temps, on avait également commencé à parler de l'abréviation 'Nuit et Brouillard', et finalement cette interprétation fut considérée comme juste...

Cela signifiait que ces détenus devaient être martyrisés jour et nuit à mort. Les Allemands avaient, pour quelque raison inconnue, renoncé à exterminer ou exécuter directement ceux-ci, voulant les pousser à une mort lente mais sûre. L'incertitude devait régner sur la façon dont ils mouraient. Leur disparition devait avoir lieu sans être perçue par le monde extérieur, sans laisser de traces. »

« La première salle à droite contient des urnes funéraires destinées à recueillir les cendres des détenus allemands incinérés au four crématoire.

Pour recevoir ces urnes, les familles de ces détenus allemands doivent verser une somme variant entre 60 et 100 reichsmarks, sans avoir la certitude que les urnes qu'on leur expédie contiennent bien les cendres des leurs. »

¹ Nuit et brouillard : décret allemand signé en 1941 qui stipule que les personnes considérées comme un danger pour la sécurité de l'armée allemande (saboteurs, résistants) doivent être déportées vers l'Allemagne et disparaître dans le secret absolu (dans la nuit et le brouillard).

Hans ADAMO, Florence HERVÉ, *Natzweiler-Struthof. Regards au-delà de l'oubli. Blicke gegen das Vergessen*. Essen, Klartext Verlag, 2002.



Le camp en quelques mots...

Le camp du Struthof est situé à 50 km de Strasbourg, en Alsace. En avril 1941, 150 détenus allemands de droit commun sont amenés sur le site pour y construire le camp. Il est construit en terrasses à 800m d'altitude. Une chambre à gaz est située à l'extérieur du camp et servira uniquement aux expériences pseudo-médicales.

Initialement prévu pour 1500 déportés, il en comptera jusqu'à 7000, en majorité des prisonniers politiques et des prisonniers NN (*Nacht und Nebel*), c'est-à-dire ceux qui devaient disparaître sans laisser de traces.

Fiche N°9 : Neuengamme

Témoignage

Adrien Hendrickx, prisonnier politique belge, a été enfermé au fort de Breendonk avant d'être envoyé au camp de concentration de Neuengamme...

« Pour ma part je fus affecté au « commando » de la construction d'un four géant qui, une fois terminé, allait servir à la fabrication de briques.

Transportant tant bien que mal de lourdes gîtes dépassant bien souvent mon poids ou bien tirant des brouettes surchargées de ciment, je traînais ce fardeau jusqu'à l'heure de midi, heure à laquelle l'arrêt du travail fut sifflé. La distribution de la soupe aux choux ou de betteraves commença sur place. Comme les nouveaux venus n'avaient pas encore reçu leur bol, ils durent attendre que les premiers aient terminé pour recevoir à leur tour, ce que les S.S. appelaient : « LE REPAS DE MIDI » ! (...)

Ayant repris le travail, qui dura jusqu'à six heures du soir sous les vexations et les cruautés de nos chefs allemands, nous pûmes enfin déposer dans un endroit convenu nos outils avant de réintégrer, en rangs serrés, notre camp déjà appelé par les anciens : « le camp de la mort ».



Adrien HENDRICKX, *Les mémoires d'un prisonnier politique : Breendonk, Neuengamme, 1940-1945*. St. Pieters Leeuw (Belgique) : A. Hendrickx, 1986.

Le camp en quelques mots...

Le camp de Neuengamme se situe au nord de l'Allemagne, près de Hambourg. Ce camp de concentration est construit autour du projet de réactivation d'une briqueterie désaffectée.

Ce camp est un énorme chantier, dont les travaux les plus importants concernent le creusement d'un canal, d'un port et la construction d'une nouvelle briqueterie. Les déportés attachés à ces travaux n'y survivent que très rarement.

En avril 1945, les SS évacuent les prisonniers du camp par bateau. L'armée de l'air anglaise attaque les navires, marqués d'une croix gammée, dans lesquels sont enfermés les prisonniers. Cet événement est appelé « la tragédie de la baie de Lübeck ».



Fiche N°10 : Oradour-sur-Glane



Témoignage

Marguerite Rouffanche est originaire de Limoges. Durant les événements d'Oradour-sur-Glane, elle a perdu son mari, son fils et ses deux filles. Seule rescapée du massacre des femmes et enfants, son témoignage constitue tout ce qu'il est possible de savoir du drame.

«Vers 14 heures, le 10 juin 1944, après avoir fait irruption dans ma demeure, des soldats allemands me sommèrent de rejoindre le Champ de Foire en compagnie de mon mari, de mon fils et de mes deux filles. Déjà, de nombreux habitants d'Oradour y étaient assemblés (...). Les Allemands nous divisèrent en deux groupes : d'un côté, les femmes et les enfants ; de l'autre les hommes. Le premier, dont je faisais partie, fut conduit par des soldats armés jusqu'à l'église. Il comprenait toutes les femmes de la ville, en particulier les mamans, qui entrèrent dans le lieu saint en portant leurs bébés dans les bras ou en les poussant dans leurs petites voitures. Il y avait là également tous les enfants des écoles. Le nombre des personnes présentes peut être évalué à plusieurs centaines. Entassés, nous attendîmes de plus en plus inquiets la fin des préparatifs auxquels nous assistions.

Vers 16 heures, des soldats, âgés d'une vingtaine d'années, placèrent dans la nef, près du chœur, une sorte de caisse assez volumineuse de laquelle dépassaient des cordons qu'ils laissèrent traîner sur le sol. Ces cordons ayant été allumés, le feu fut communiqué à l'engin dans lequel une forte explosion soudain se produisit et d'où une épaisse fumée noire et suffocante se dégagea. Les femmes et les enfants, à demi asphyxiés et hurlant de frayeur, affluèrent vers les parties de l'église où l'air était encore respirable. (...) »

Extrait du témoignage de Marguerite Rouffanche, rescapée du drame d'Oradour-sur-Glane.

Guy Pauchou ; Pierre Masfrand, *Oradour-sur-Glane : vision d'épouvante*. Ouvrage officiel du Comité du Souvenir et de l'Association Nationale des Familles des Martyrs d'Oradour-sur-Glane. Charles-Lavauzelle (Paris), 1970. Pp 51-52.

Le village en quelques mots...

Le 10 juin 1944, le village d'Oradour-sur-Glane, dans le Limousin, subissait l'assaut et la folie meurtrière des Waffen SS¹. Suite au débarquement de Normandie, les actions soutenues de la Résistance contre les Allemands sont réprimées dans le sang.

À Oradour, les SS ont rassemblé tous les villageois sur la place du village en prétextant un contrôle d'identité. Ils ont ensuite séparé les hommes des femmes et des enfants avant d'exécuter lâchement toute la population et de mettre le feu à tout le village.

Au total, 642 personnes ont péri et 328 habitations ont été détruites. Cinq hommes et une femme ont survécu à cette horreur.

Les ruines du village martyr se visitent aujourd'hui. Oradour-sur-Glane a été reconstruit à quelques kilomètres.

¹ La Waffen-SS (littéralement « arme de l'escadron de protection ») est la branche militaire de la Schutzstaffel (SS).





© Les Territoires de la Mémoire ASBL



© Les Territoires de la Mémoire ASBL



© Les Territoires de la Mémoire ASBL



© Les Territoires de la Mémoire ASBL



© Les Territoires de la Mémoire ASBL



© Les Territoires de la Mémoire ASBL



© Les Territoires de la Mémoire ASBL



© Les Territoires de la Mémoire ASBL



© Les Territoires de la Mémoire ASBL



© Les Territoires de la Mémoire ASBL



© Les Territoires de la Mémoire ASBL



© Les Territoires de la Mémoire ASBL



© Les Territoires de la Mémoire ASBL



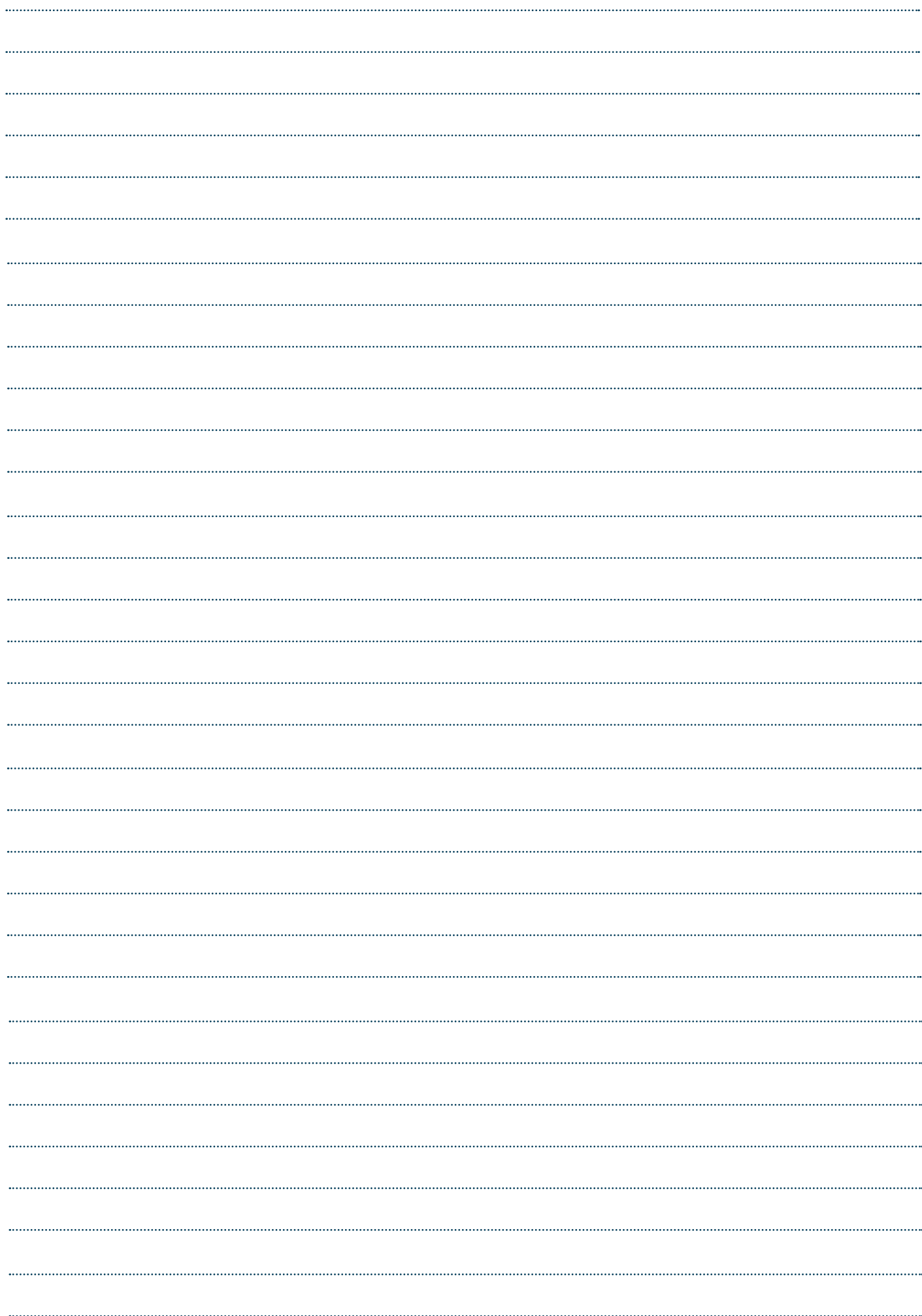
© Les Territoires de la Mémoire ASBL

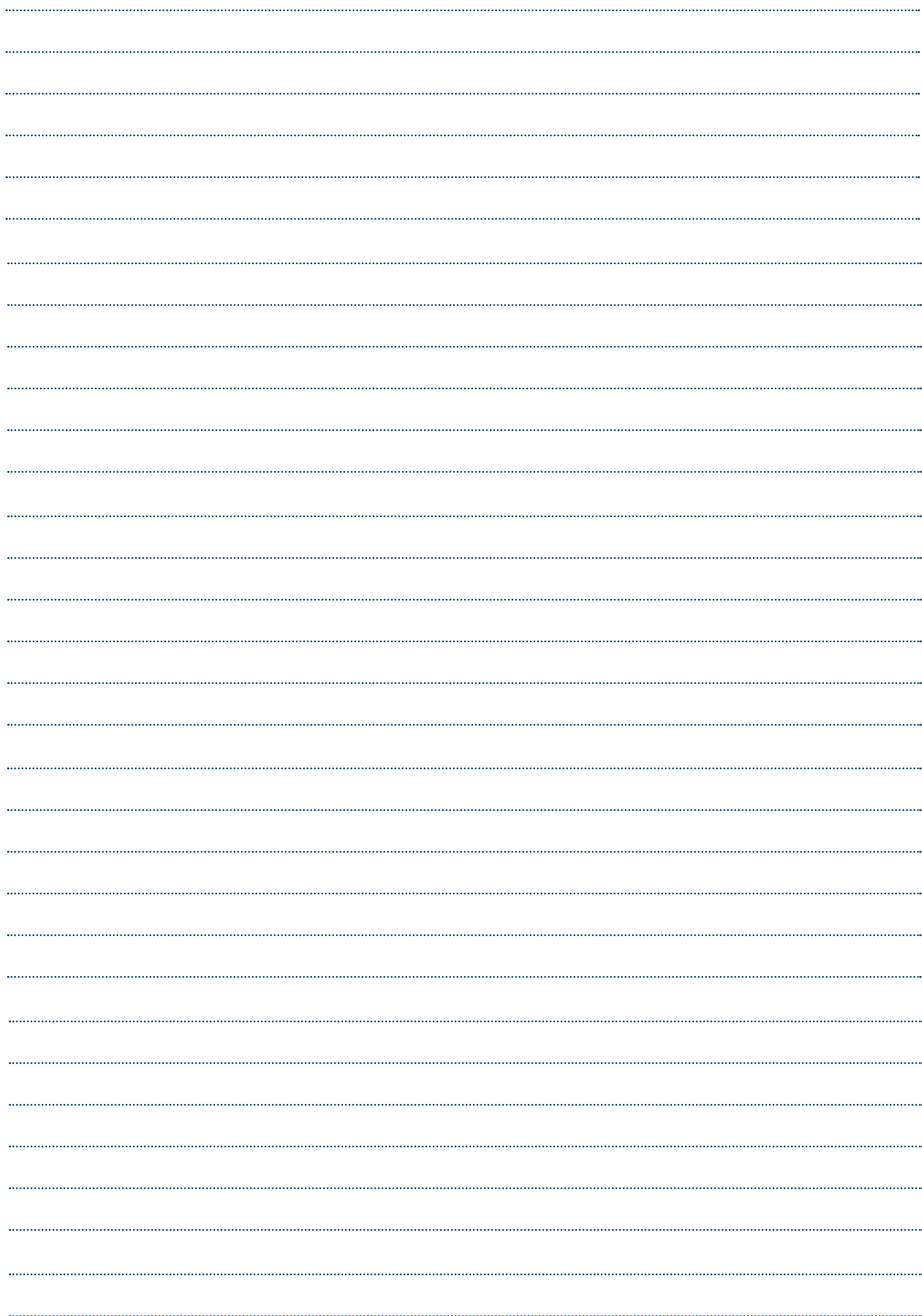


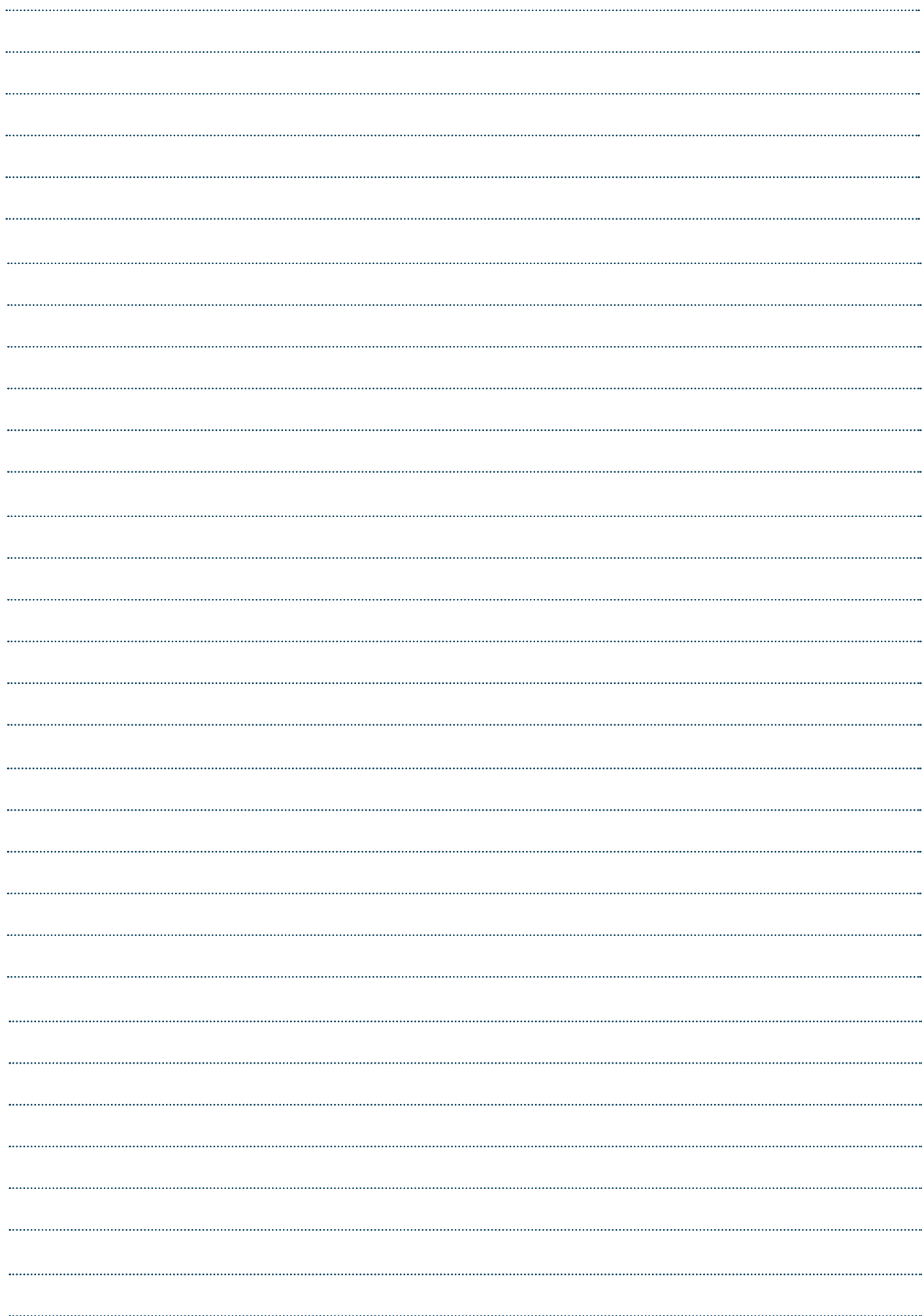
© Les Territoires de la Mémoire ASBL



© Les Territoires de la Mémoire ASBL









Avec le soutien de la Wallonie, de la Fédération Wallonie - Bruxelles, de la cellule de coordination pédagogique Démocratie ou barbarie, de la Province de Liège, de Liège Province Culture, de la Ville de Liège, de Network Research Belgium.